

A PROPOS DE " LA CHINE SANS UTOPIE " (*Le Monde*, 15-19 juin 1974).

Wahl, parlant de la campagne contre Lin Piao et Confucius, affirme qu'elle ne prend pas appui " sur ce qu'il serait réactionnaire de rester aujourd'hui encore confucéen ". C'est méconnaître d'emblée l'aspect antimétaphysique de la lutte philosophique et politique aujourd'hui en Chine, et le fait qu'elle porte justement sur le fait que le marxisme peut être conçu, encore aujourd'hui, toujours, comme une métaphysique. L'influence du confucianisme doit être sans nul doute encore forte en Chine (comme celle du christianisme dans le monde occidental). A aucun moment, Wahl ne fait allusion au Mouvement du 4 Mai 1919, ni à l'histoire sur ce point, de la révolution chinoise : mais peut-être n'en est-il pas suffisamment informé ?

Wahl écrit : " le rappel fait de Confucius et des Légistes apparaît ponctuel, sans contexte ". Étrange affirmation, quand on voit comment les Chinois n'oublient jamais de rappeler la multitude des révoltes paysannes au cours des siècles de leur histoire, et comment ils mettent en évidence, partout, les conflits idéologiques qui en sont issus. Un exemple : les articles chinois sur la présence dans le Tchoang Tse de critiques de Confucius. Quelques noms constamment cités : Siun Tse (298-238 av. J.-C.), Han Fei (280-233 av. J.-C.), Wang Tchong (27-97 ap. J.-C.), Lieou Tsong-yuan (773-819), Wang An-che (1021-1086), Li Tche (1527-1602). Wang Fou-tche (1619-1692), Wahl a-t-il étudié, lu, critiqué tous ces penseurs, tous ces livres ? Connaît-il ce contexte ? Sans doute aussi imparfaitement que nous.

Dès lors, Wahl peut commencer à dire que les Chinois ne peuvent pas " expliquer en marxistes " l'affaire Lin Piao. Notons au passage que Wahl parle au nom d'un marxisme. Lequel ? La chose reste obscure, bien qu'il soit facile de discerner ici l'influence althussérienne bien connue. En tout cas dira-t-on qu'il ne s'agit pas d'une explication marxiste quand, au contraire, la démonstration de grande envergure est tentée que Lin Piao (" qui, disent les Chinois, *ne lisait pas* "), tout en se croyant marxiste, restait, au fond, pris dans la tradition idéaliste chinoise ? N'y a-t-il pas là, au contraire, un avertissement révolutionnaire pour tous ceux qui croiraient pouvoir être " marxistes " en se dispensant d'étudier l'histoire et la complexité des luttes philosophiques dans l'histoire ? Certes, Lin Piao est présenté comme un personnage à " double face ". Mais cette accusation va beaucoup plus loin qu'une simple caractéristique psychologique. Elle met en question la faiblesse *théorique* de dirigeants, fussent-ils prestigieux, du mouvement révolutionnaire. Elle permet d'envisager, sous un jour entièrement neuf, les difficultés que Mao a sans cesse rencontrées pour maintenir et développer la théorie et la pratique du matérialisme historique et du matérialisme dialectique. Mais pour comprendre ces difficultés, il faut évidemment s'être pénétré de toute la *nouveauté* d'analyses comme celles de *De la pratique*, ou *De la contradiction*. On sait qu'en Occident, ce n'est pas fréquent.

Wahl poursuit son raisonnement. Le problème, dit-il, est de savoir si la Chine " s'est radicalement détachée du modèle soviétique ". Il concède qu'on ne trouve en Chine ni " l'appareil de terreur du stalinisme ni les inégalités socio-économiques des pays de l'Est européen ". Pour des gens qui ne sont pas tout à fait marxistes, ce n'est déjà pas si mal. Mais où Wahl voit-il la continuation du " modèle soviétique " ? Dans l'urbanisme. " Dès qu'on arrive à Pékin, écrit-il, on a le sentiment étrange et inquiétant de se trouver en Europe de l'Est. " Vraiment, le voyageur de bonne foi qui est arrivé un jour à Pékin sera surpris : non, il n'était pas en Chine, mais à Berlin-Est. C'est à partir de cet instant que les articles de François Wahl ne peuvent plus être tout à fait pris au sérieux. Il nous paraît inutile, en ce point, de faire une description de Pékin. Qu'il y ait, en Chine, des traces de l'urbanisme soviétique, c'est évident. Qu'il y ait aussi des habitations " à l'européenne ", c'est sûr. Mais en quoi est-ce probant de quoi que ce soit ? Les Chinois devraient-ils continuer à loger dans des maisons de paille ou de torchis pour faire " exotiques " ? Devraient-ils appliquer des plans futuristes, avec les moyens

qu'ils ont, c'est-à-dire ceux d'un pays en voie de développement ? La Chine, du fait que le socialisme s'y construit avec toutes ses contradictions, devrait-elle, déjà dépasser l'Europe ou les USA ? Wahl, ici, n'est-il pas *un peu utopiste* ?

Wahl le reconnaît : la Chine aborde le stade d'une économie moderne. Mais cela l'inquiète, semble-t-il. Il traque, chez ses interlocuteurs chinois, les moindres traces " d'économisme ", plus révolutionnaire, en cela, que le Chinois le plus révolutionnaire. Y a-t-il des risques " d'économisme " en Chine ? Mais les Chinois eux-mêmes le disent, et disent lutter contre. Leur défaite est-elle inévitable ? C'est ce que Wahl, au fond, entend suggérer, faisant entendre, du même coup, que le socialisme ne peut, par essence, qu'aller à l'échec. Ce qui est remarquable dans l'appréciation de Wahl, c'est cet accent de pessimisme qui souligne le poids des " structures " au détriment de la vie des masses et de leur inventivité. Wahl n'est-il pas là " économiste " ? Ne choisit-il pas de sous-estimer la lutte idéologique sans cesse affirmée et relancée en Chine ? On voit comment se profile peu à peu le syllogisme classique suivant : 1) il y a eu une grande espérance socialiste; 2) elle a été gâchée en Union soviétique; 3) *donc* la Chine n'existe pas ou, du moins, n'a rien de spécifiquement *autre*. Syllogisme qui, d'ailleurs, en rappelle bizarrement un autre, que nous pourrions appeler celui de l'ex-stalinien : 1) j'ai été stalinien; 2) je me suis complètement trompé; 3) *donc* la révolution est impossible.

Venons-en maintenant à la question qui préoccupe le plus François Wahl : celle de Staline. " Visiblement, écrit-il, les Chinois ne " veulent " pas céder sur Staline. " Et encore : " Sur le modèle de croissance économique et sur la conception du pouvoir politique, il ne semble pas y avoir en Chine — au moins en ce moment — de divergences radicales avec le modèle stalinien. " Cette dernière affirmation est pour le moins risquée : chacun sait que la Chine ne recourt pas au même type d'industrialisation que l'Union soviétique, chacun sait et peut vérifier que la diversification de l'économie, sa conception, son application n'ont rien à voir avec un quelconque " modèle " (ce mot revient avec une particulière insistance dans la série d'articles de Wahl) mais que, compte tenu du fait qu'il s'agit d'une tentative socialiste, elles se développent selon des données et des possibilités propres. Cette particularité de la révolution chinoise est le fond du problème : ou bien on l'étudie dans son histoire, ou bien on projette sur la Chine l'utopie négative ou positive d'une imitation stérile de l'URSS ou de sa version améliorée. Et si, encore une fois, tout en partant d'une situation historique commune (objectivement), la Chine se dirigeait vers autre chose, quelque chose que nous ne connaissons pas encore ? Wahl, d'ailleurs, hésite, admet que la réalité chinoise est " indécidable " (nous verrons que, sur un point bien précis, elle lui paraît décidée). Staline : les divergences entre la révolution chinoise et lui, entre Mao et lui sont *telles*, et cela dès le début des années 20-30, qu'on s'étonne d'avoir encore à les rappeler, sinon à cause de l'ignorance où nous sommes, ici, en Occident, des détours et des spécificités de l'histoire de la Chine moderne. La référence à Staline n'a pas disparu en Chine ? C'est vrai. Mais peut-être est-elle d'autant plus atténuée, amoindrie, qu'elle est là, en plein jour, et, comment dire, *secondaire*. C'est nous qui lui attachons une telle importance, pas les Chinois. Nous, pourquoi ? Parce que la question de Staline, comme, à l'envers, celle du fascisme, c'est notre cadavre dans le placard. Parce qu'au fond nous surestimons *encore* cette ombre. Pour les Chinois, Staline cela veut dire *malgré tout* : possibilité que la révolution prolétarienne ait eu lieu en Chine, contre le Guomindang, contre le fascisme japonais. Pour le reste, il faut s'y faire : les Chinois ne sont pas " staliniens ". Ils sont marxistes-léninistes et maoïstes. Faire de Staline la question principale en Chine, c'est mésestimer profondément *et* le peuple chinois *et* Mao Tsé-toung. Tout oppose Mao à Staline, tout et depuis toujours. N'entre-t-il pas une sorte de dépit inconscient qu'un révolutionnaire *chinois* soit dix mille fois plus important qu'un grand personnage, monstrueux et légendaire, de l'histoire occidentale ? Ne voir que Staline en Chine (où il est si évidemment *relégué* au cinquième plan, bien après Marx, Engels, Lénine et Mao), n'est-ce pas vouloir en quelque sorte " sauver " Staline ? Sauver une image paternelle, adorée ou haïe ? Quant à la conception du pouvoir politique, dire qu'il est " stalinien " est évidemment faux. L'appel à la lutte

de classes incessante, à la lutte entre les deux lignes, les campagnes idéologiques de masses, les fameux "dazibaos", affiches d'expression des masses, tout cela est connu, tout cela étonne encore tout le monde et, en premier lieu, et depuis toujours, les Soviétiques. Cela est facile à vérifier : plus on s'est intéressé à Staline, moins on est capable de s'intéresser à la Chine et à Mao. Ce sont aujourd'hui *les mêmes* qui, au nom de leur erreur stalinienne, au nom de leur liquidation, qui l'a suivie, de toute conception marxiste, rejettent l'expérience chinoise. C'est commode : cela permet de projeter sur les Chinois une erreur ancienne, en disant : nous on s'en est aperçu, eux ils continuent. Pauvres Chinois : ils sont comme nous avons été. Un peu plus bornés, un peu moins rapides. Un pas de plus, et nous voilà, ici, en plein confort intellectuel.

La critique à faire de Staline reste ouverte : personne ne l'a encore faite complètement d'un point de vue révolutionnaire. Mais c'est surtout à nous de la faire, à nous, pas aux Chinois qui, eux, se sont montrés capables non seulement de faire la révolution, mais de la faire *autrement*. On peut critiquer Staline au nom de la religion ou de l'humanisme : bien sûr. Mais le critiquer au nom de notre révolution impossible, c'est-à-dire de notre réel, c'est une autre affaire. Pour cela, il faudrait être à la fois profondément marxiste, léniniste, et avoir déjà tiré les leçons de la révolution chinoise, de Mao. Pour l'instant, les intellectuels capables d'accomplir un tel travail sont presque inexistantes : mais on peut considérer comme un symptôme d'importance la parution de *la première* analyse marxiste¹ en ce sens, *Les luttes de classes en URSS*, de Bettelheim. Cette question, en effet, est décisive : on ne dépassera le problème (le traumatisme) de Staline qu'en allant dans le sens d'une critique marxiste et léniniste. Sans quoi, on n'aura, dans la galerie des fantasmes humains, qu'un épouvantail de plus, un épouvantail *vivant*, au lieu d'une perversion *morte*.

Lorsqu'on est en Chine, on sent très bien le moment où les Chinois ne *peuvent plus* répondre à nos questions. En effet : ce sont les nôtres. Et nous ne savons pas nous-mêmes y répondre clairement. D'où la tentation d'en rendre les Chinois responsables, au lieu de prendre acte d'une réalité nouvelle : la leur.

"Un homme, dit excellemment Wahl, ça symbolise de toute façon, et ses symbolisations ne sont jamais sans conséquences." En ce point de sa démonstration, Wahl va commencer à quitter le point de vue du "marxisme" sérieux (disons : celui d'Althusser) pour entreprendre de juger la Chine en termes lacaniens. Lacan devait venir avec nous en Chine : dommage que, comme il s'en est excusé lui-même, il n'ait pas eu le temps de refaire, avant son départ, assez de chinois pour cela. Nous aurions aimé voir Lacan discuter, à l'improviste, avec la population. L'expérience aurait été intéressante. Il est vrai que Lacan s'était mis à s'inquiéter de la campagne contre Confucius, et du fait que ce dernier soit présenté comme l'idéologue de l'esclavagisme en Chine. Mais la critique de la "volonté du ciel", de la "connaissance innée", de la "modération pour en revenir aux rites" peut-elle choquer un psychanalyste institué ? Peut-être.

Donc, Wahl se préoccupe, si l'on peut dire, du degré de symbolisation des Chinois. Et il le trouve faible. A-t-il trouvé que les Chinois parlaient mal chinois ? Qu'ils écrivaient de façon confuse ? On ne sait. Ce qui est certain, c'est qu'il écrit, par exemple : "On répète souvent en Chine que les formes n'ont en elles-mêmes aucune importance." Que veut-il dire ? L'accent dans sa formulation porte-t-il sur *formes* ou sur *en elles-mêmes* ? Les Chinois (et les discours de Mao à Yenan sont là pour le rappeler) insistent sans cesse sur la dialectique formel-contenu. Évidemment, ils sont moins préoccupés que nous (nous : la poignée d'universitaires qui ronronne gentiment là-dessus) par des problèmes d'analyse formelle ou de "poétique". Peut-être les Chinois poussent-ils même l'incongruité jusqu'à n'être ni aristotéliens,

1. Mais, dans cette affaire, une analyse ne suffit pas : d'où l'importance du monument de Soljénitsyne, *l'Archipel du Goulag*. Nous y reviendrons.

ni platoniciens, ni kantien, ni chomskyens ? Mais est-il sûr qu'un Occidental en Chine saisisse toutes les pensées culturelles incessantes des Chinois ? Entend-il seulement la référence à tel ou tel poète ? A tel ou tel roman ? Comprend-il une allusion au Se Yeou-ki ? A tel ou tel mythe ? Quoi qu'il en soit, rien de plus "orienté" que de dire que le "réalisme socialiste" à la soviétique occupe le devant de la scène en Chine. C'est comme pour l'urbanisme. Oui, il y a des traces de l'influence russe, non elles ne sont pas dominantes. La peinture en style traditionnel est là, qui connaît un nouveau et vaste développement. L'acrobatie, l'opéra chinois sont partout. Le style d'intervention écrit (poétique, politique) traverse l'ensemble de la vie sociale. Et là encore : il y a lutte, critique, expérimentation. Allons-nous dire, si nous sommes Persans, et que nous passons trois semaines en France, que les Français sont abrutis et ne symbolisent plus, parce que nous aurons vu uniquement (ou presque) des affiches pour films semi-érotiques de trente-sixième ordre, des publicités débiles, un discours de réception à l'Académie, la cent millième représentation du vaudeville type, le dernier roman d'amour ? Là encore, Wahl nous paraît légèrement utopiste. La Chine est une société. Et pourquoi demander à une société d'être au-delà de ce qu'elle peut accomplir ? L'essentiel est que quelque chose se passe dans telle ou telle direction. Culturellement, la Chine va vers un brassage, une élévation du niveau des masses. L'influence culturelle soviétique est *sans cesse* critiquée. "A quoi bon, disent les Chinois, aller jouer le Lac des Cygnes à des paysans tibétains ?" Le plus important, dans ce domaine, est la fluidité, que l'on sent partout, par rapport à tel ou tel spectacle, à telle ou telle forme. Le côté transitoire, expérimental, provisoire de l'activité culturelle. Rien, là-bas, ne nous a semblé donné une fois pour toutes, arrêté, figé.

Aussi, quand Wahl écrit : "La Chine se précipite vers une occidentalisation dont le marxisme soviétique aura été l'instrument, et continue — malgré tout — de fixer la structure", il nous semble ne pas vouloir, tout simplement, tenir compte du réel. Le marxisme chinois n'a jamais été "soviétique". Mao n'a jamais été Staline. L'économie chinoise (le rapport ville-campagne, paysannerie-prolétariat), l'enseignement chinois, n'ont rien de "soviétiques". Et, de plus, les Chinois n'arrêtent pas de dire qu'ils veulent faire, précisément, autre chose. Wahl nous présente un curieux monde à l'envers. Comme si les Russes, conduits par Mao, avaient échoué et devaient être suivis par les Chinois conduits par Staline. Étrange renversement de perspective. Étrange illusion *génétique*. Quant à l'occidentalisation : mais bien sûr. Les Chinois vont prendre, sans aucun doute, ce que la civilisation occidentale a d'universel, c'est-à-dire la science, la technique. Et tant mieux. Sans quoi la Chine devrait éternellement rester la Chine "éternelle", c'est-à-dire une semi-colonie en régime féodal. En revanche, les Chinois ne se sentent nullement astreints à importer notre métaphysique, et c'est là que la question nouvelle surgit. La science *sans* le christianisme : cela veut dire aussi le marxisme sans sa métaphysique, la nôtre.

L'élément le plus spectaculaire, dans l'analyse de Wahl, est pour finir le suivant : il affirme que la Chine se coupe complètement de son passé *au moment même* où une immense campagne d'étude de ce passé est lancée dans les masses chinoises. Comment, en effet, ne pas voir que la mise en cause du confucianisme, c'est précisément l'ouverture de cette question du passé, de son influence, de son poids ? Aussi, quand Wahl écrit dramatiquement : "son passé est forçol à la Chine", ce qui veut dire sans doute que les Chinois sont entrés dans une dimension paranoïaque, il faut comprendre, bizarrement, *exactement le contraire*. Jamais son passé n'a été aussi présent pour la Chine. Autrement dit : jamais la Chine n'a eu, comme maintenant, la force de parler *elle-même* de son propre passé, de l'interpréter *elle-même*. Une des premières conséquences de cette situation, c'est le changement de perspective dans l'appréciation de l'école confucéenne qui met en cause des années et des centaines de travaux de la sinologie mondiale (et, en particulier, les Chinois ne cessent de le souligner, de la sinologie soviétique qui, dans son accusation lancée contre Mao d'avoir "sinisé" le marxisme, accusation doublée d'une défense "humaniste" de Confucius, se trouve prise à son propre piège). Mais Wahl veut à tout prix que les Chinois ne soient pas lucides sur ce sujet : c'est ainsi qu'il n'a vu en

Chine que des "bribes du passé", alors que la moitié de notre voyage s'est passé dans des musées ou des lieux culturels; c'est ainsi qu'il écrit qu'en Chine "tout se passe comme si religions (bouddhistes, taoïste) et traditions philosophiques n'avaient jamais été", alors qu'au contraire les Chinois, depuis la révolution culturelle, sont profondément engagés dans une investigation dans ce sens. Aussi, lorsque Wahl écrit: "Une Chine sans passé culturel, est finalement, on le voit, une Chine pieds et poings liés à la langue de l'Occident", on croit rêver. La Chine était-elle donc libre par rapport à l'Occident lorsqu'elle vivait dans les derniers siècles, et jusqu'à la révolution, dans le culte de son passé? La Chine était-elle plus libre par rapport à l'Occident lors de la guerre de l'opium, de l'occupation coloniale, voire de la "direction" soviétique? La Chine actuelle, loin de se concevoir "sans passé", fait de son passé son passé: ce n'est qu'ainsi, et en utilisant pour elle-même le progrès scientifique et technique occidental, que, précisément elle se libère. Que serait une Chine confite dans son passé: une colonie, on l'a vu. La Chine révolutionnaire, et c'est la tentative même de Mao, doit être à la fois en état d'exhumer, de protéger, de critiquer son passé et de poursuivre une révolution ininterrompue. Tentative immense, avouée, ouverte, pour laquelle on ne saurait trop demander une attention modeste et compréhensive, voire une sympathie qui, pour nous, est indissociable de la rigueur. Il est dommage que François Wahl n'aime pas la Chine. Il serait regrettable qu'il fasse trop partager cet intérêt.

Tel Quel, juillet 1974.

002704 -- d'anciens livres disparus découverts dans deux tombes vieilles de 2 100 ans en chine centrale

pekin, 27 aout 1974 (Hsinhua) -- des manuscrits d'anciens livres disparus et un grand nombre d'objets précieux viennent d'être découverts au cours de fouilles effectuées dans les tombes numeros 2 et 3 de la dynastie des han (206 av. j.-c.-220 ap. j.-c.) a mawangtoui, dans la banlieue de la ville de tchangcha, province du hounan, en chine centrale. précisons qu'un cadavre de femme en parfait état de conservation, des coffres de bois (le sarcophage) et une quantité importante d'objets funeraires avaient été déterrés en 1972 dans la tombe han numero 1 a mawangtoui.

il est à noter que ce sont des manuscrits à l'encre de chine sur soie totalisant plus de 120 000 caracteres du style "siao tchouan" et "li chou". on n'avait plus vu la plupart de ces anciens livres depuis 1 000 ou 2 000 ans. la presente decouverte nous offre des materiaux nouveaux et abondants pour etudier l'histoire et la philosophie de la chine ancienne et la lutte qui se deroula entre les ecoles confucianiste et legaliste aux premieres heures de la dynastie des han de l'ouest (206 av. j.-c.-24 ap. j.-c.).

la premiere expertise etablit qu'il existait en fait deux versions du manuscrit du "laotse". l'ordre de la premiere partie et de la deuxieme des versions infirme celui de l'edition existante. les textes en different aussi quelque peu. le "tchan kouo tsen" (le registre des royaumes combattants), un recueil de discours historiques prononces par des diplomates, de declarations etc. compte 12 000 caracteres dont une bonne moitie est ignoree par l'edition d'aujourd'hui. le "yikin" (le livre des changements), riche de plus de 4 000 caracteres, ainsi qu'une bonne dizaine de livres anterieurs aux dynasties des tsin (221-207 av. j.-c.) et des han ont été également decouverts.